

Isabelle Vouin

Les sables savants

ROMAN

JASMIN LITTÉRATURE



ÉDITIONS DU JASMIN

Isabelle Vouin

Ethno-historienne de formation, originaire de Bordeaux, Isabelle Vouin a vécu de nombreuses années au Kenya et a passé du temps auprès des Massaï. Elle a exploré la Corne de l'Afrique (Éthiopie, Tanzanie, frontière de la Somalie) dans le cadre d'une recherche universitaire sur le Khat tout en enseignant au Lycée français de Nairobi. Elle a partagé la vie du personnel humanitaire dans les camps de réfugiés somalis au nord du Kenya.

Après avoir séjourné en Thaïlande et à la frontière birmane, elle a posé ses valises à Paris où elle enseignait à l'École active bilingue, puis à Montpellier et enfin à Lunel, en Petite Camargue. Elle est aujourd'hui professeur à La Grande-Motte.

Artiste dans l'âme, elle réalise des aquarelles inspirées des peuples qu'elle a rencontrés. Romancière, elle est l'auteur de récits pour adultes et pour les grands adolescents, publiés par diverses maisons d'édition. À travers ses récits, Isabelle Vouin dénonce les injustices et met à nu les blessures. Elle amène ses héros à transcender leurs épreuves pour y trouver la voix de la résilience et un sens profond à leur vie.

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© 2022 Éditions du Jasmin

Dépôt légal : 3^e trimestre 2022

www.editions-du-jasmin.com

ISBN 978-2-35284-241-5

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU JASMIN

La tyrannie du sucre d'orge, recueil de nouvelles, Éditions du Jasmin,
septembre 2017

L'Éclaireur, Éditions du Jasmin, juin 2014, lauréat du Prix Méditerranée
des Lycéens 2015, sélection du Prix des Incorruptibles 2015/2016 (3^e/
Lycée), édité au Livre de Poche (Hachette), août 2017

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Qui aime bien, roman grands ados, Éditions Talents Hauts, janvier 2020
Le temps d'un abraço, roman, Éditions Grand Angle, mai 2019
À l'étroit, roman grands ados, Éditions Talents Hauts 2018

Les marques citées dans ce livre appartiennent à
leurs propriétaires respectifs.

« Ne pas trop attendre des autres ; mais n'en pas attendre trop peu. Cet homme capable de voler un morceau de pain, il est capable aussi bien d'offrir son dernier morceau de pain. Les hommes sont ainsi, mêlés de bon et de mauvais. »

Georges Hyvernaud

Carnets d'Oflag

Lundi 4 novembre 1948
Restaurant Duron, Paris

12 h 20. Il pleut à peine. Un petit crachin. Une bonne averse aurait été préférable. Ou bien un de ces soleils blancs d'automne, une journée qui vous propulse vers la vie comme une tape dans le dos. Non, il pleut. À peine. Et ce « à peine » est inquiétant. Fade. Gris. Mesquin. Ne pas commencer à voir des signes. Il nous arrive souvent de passer une bonne journée alors que tout laissait présager le contraire. Ce petit crachin ne va pas venir tout gâcher.

12 h 25. Rester à l'écart de la foule. Se caler dans le fond d'un fauteuil en velours vert. Croiser les jambes et se plonger dans le menu du restaurant comme dans la lecture d'un bon roman :

Huitres et caviar, Pâté en croute au foie gras d'oie, Coquilles Saint-Jacques.

Relire plusieurs fois chaque mot comme on déchiffrerait une langue étrangère. Les plats défilent. Entendre le cliquetis des couverts et le brouhaha des voix.

Consommé de homard.

Avaient-ils déjà tout décidé avant? Le crachin a cessé. Au-dehors, les pavés sont glissants, le ciel gris et les parapluies ruissellent.

Poule faisane rôtie au chou vert, légumes d'automne à la truffe.

Chacun doit y aller de ses arguments longuement soupesés. L'annonce se fera au milieu du repas. C'est la tradition. 12 h 35 s'affiche sur sa montre. Le gibier est sûrement prêt à sortir du four et le cuisinier s'impatiente. Il a assez de pression comme ça. Ces intellos sont bien gentils, mais lui, il a un horaire à respecter. 12 h 40. Ça doit être maintenant. Là-haut, un silence s'impose, le temps de laisser le nom du lauréat s'inscrire dans le cours de l'histoire. Puis, dans la petite pièce cossue, les verres de Château-Margaux se lèvent en même temps que les morts dans leurs tombes.

12 h 45. Alain Jamy et Édouard Berrer descendent l'escalier du restaurant Duron pour annoncer à la Presse le lauréat du Grand Prix de Littérature.

Camp de prisonniers d'officiers français
Oflag¹ Goromore, Poméranie, juillet 1942.

Edmond

Suzanne a toujours couru plus vite et ça, Edmond ne le supporte pas. Il ressent à son égard un sentiment mêlé de jalousie et de vénération qui la rend unique. Cette fille a toujours eu le dessus sur lui. Toujours plus d'humour, d'optimisme, de sauvagerie, de vivacité. Jacob, le père de Suzanne, était plus que leur médecin de famille. Avec Rosa, sa femme, ils étaient de toutes les fêtes, de

1. de l'allemand *Offlag*, abréviation de *Offizierlager*, camp d'officiers. En Allemagne, camp où étaient internés, pendant la Seconde Guerre mondiale, les officiers prisonniers de guerre.

toutes les sorties, comme une extension du cercle familial, jusqu'à ne plus savoir quel lien, de l'amitié ou du sang, était le plus solide. Plus Rosa, atteinte de sclérose en plaques, perdait l'usage de ses membres, plus les rires de Suzanne retentissaient dans la maison d'Edmond à Montpellier. Aux côtés de Suzanne, il lui semble être un pâle reflet d'humain. Il a plongé dans l'écriture pour accéder à un monde digne de sa muse, pour y traquer des héros à lui offrir.

— Raconte-moi encore l'histoire de Salomé et de Sir Gontrand. Tu sais, celle qui se fait enlever par le pirate au large de Sète. Son amoureux arrive à la sauver après avoir construit toute une flotte. Tu le ferais, pour moi, si je me faisais enlever par un pirate ?

— Ça n'existe plus, les pirates.

— Je sais, mais imagine que ça existe.

— Mais Suzanne, ce n'est pas une flotte que je construirais, ce serait dix flottes.

— Dix flottes ?

Enfant, lorsque les yeux de Suzanne s'écarquillaient sous l'effet d'un étonnement mêlé d'admiration et de ferveur, Edmond devenait tour à tour chevalier, pirate, bandit de grand chemin, empereur, philosophe, révolutionnaire, prophète.

J'irai chercher les meilleurs combattants de toutes les guerres et je leur demanderai de venir délivrer Suzanne, la plus belle des jeunes filles.

— Je m'en fiche d'être la plus belle. Je préfère être la plus courageuse et la plus intelligente.

— Bon ! Alors la plus courageuse.

— Et la plus intelligente.

— Et la plus intelligente. Ils feront preuve d'une bravoure sans égale.

— Ouais. Mais ça, c'est facile. C'est dans ton imagination. Dans la réalité, tu le ferais vraiment ?

— Bien sûr.

Que n'aurait pas fait Edmond pour cette fille ! Il avait déjà volé dans les potagers, menti à sa mère, escaladé le mur pour la rejoindre à la tombée de la nuit, écrit des journées entières pour l'impressionner, élevé trois chatons en cachette, sauvé un rouge-gorge et trois lézards, tué une gigantesque couleuvre, avalé du papier, des crottes de lapin, sauté dans la rivière du haut d'une falaise et plusieurs autres faits héroïques dont il était assez fier.

— Ouais. Facile à dire quand il n'y a rien à faire. Mais s'il y avait une guerre, par exemple, si j'étais prisonnière, enfermée, torturée, tu viendrais me sauver ?

— Mais Suzanne, bien sûr ! Comment peux-tu douter de ça ?

— Tu me le jures ?

— Je te le jure.

— Crache !

Edmond avait craché.

— Jure-le sur moi.

— Non, pas sur toi.

— Si, sur moi. Sur toi, c'est trop facile.

— Non.

— Si tu ne le jures pas, je ne te croirai jamais.

— Bon, d'accord, je le jure sur toi.

— Que tu me sauveras toujours. Dis-le.

— Que tu me sauveras toujours.

— T'es bête. Tu m'énerves.

— Bon, d'accord, je te sauverai toujours, je le jure.

Elle l'avait regardé avec une reconnaissance totale, comme si, à ce moment précis, elle remettait sa vie entre les mains crasseuses de ce garnement de treize ans. Mais Bon Dieu, pourquoi Suzanne, si vivante, si solaire, avait-elle toujours besoin d'être rassurée ?

À présent, Edmond tourne et retourne sur sa paille comme un animal en cage. Prisonnier aux fins fonds de la Poméranie, il est coupé du monde, coupé de Suzanne, coupé de toute action qui pourrait la protéger. La guerre a tout envahi. Les Juifs sont exclus de la fonction publique, de l'armée, de l'enseignement et de la presse. S'il était resté à Paris, il aurait dû abandonner sa charge de professeur de littérature à la Sorbonne, lui, le plus jeune agrégé de France. À l'entrée de l'oflag, sur la fiche, au moment de l'immatriculation, il s'est

déclaré sans religion. Son patronyme « Lippi », hérité de son arrière-grand-père sicilien, immigré en France, ne peut susciter de doutes. Il se sent avant tout français et, en républicain convaincu, il estime que l'appartenance religieuse fait partie de la sphère privée. D'ailleurs il s'est toujours revendiqué agnostique et participait aux manifestations rituelles de sa famille en simple observateur. Il ne portait pas la kippa et ne se rendait jamais à la synagogue en dehors des fêtes de famille.

Mais tout a basculé. Dans ce monde surréaliste, ce qui n'est pour lui qu'un vestige folklorique est devenu une marque infâme et mortifère dont il ne peut se libérer. Avouer sa judéité changerait le regard porté sur lui par ses compagnons de captivité. Il lui suffit d'entendre les railleries d'Henri à l'encontre de la « baraque des pestiférés », ce coin du camp où les Allemands ont regroupé les Juifs. Même s'il ne ressent aucune aspiration religieuse, il se sent lâche. Il porte cette déclaration comme une gangrène. Beaucoup de ses compatriotes juifs se sont engagés volontairement pour défendre la France. Pourtant, le Maréchal en fait des proscrits. Pourquoi? Quelle amère déception. Ils n'ont plus de patrie. Leur dernière protection est leur uniforme d'officier.

Edmond sait qu'il n'a ni le courage ni la trempe de Suzanne. Il est peut-être brillant pour gribouiller des pages entières de beaux sentiments, rédiger des analyses littéraires, imaginer des fictions, mais, dans la réalité, il est loin d'être un héros. Par son caractère

entier, sa femme n'aurait souffert d'aucune compromission. À sa place, elle aurait tracé, sans réfléchir, la croix devant le mot : « juif ».

Ce matin, avant de recevoir sa lettre, Edmond avait encore de l'espoir pour Suzanne, restée à Paris. Elle allait sûrement s'en sortir avec leur petit appartement, sa pension de femme de prisonnier et son salaire de professeur. Cette pensée l'aidait à vivre malgré tout, parmi les miasmes et le souvenir de leur amour lointain auquel il se raccrochait comme à un fantôme du passé. Jusqu'à ce qu'il lise cette phrase : « N'oublie pas la date de mon anniversaire ». À la première lecture, il avait ressenti de la colère. Comment aurait-il pu oublier le 16 mars 1922 ? Toutes ces bougies soufflées depuis tant d'années. Le premier baiser extorqué à 14 ans par Mademoiselle pour se faire pardonner de ne pas avoir eu l'idée de lui offrir « au moins une fleur des champs ». Quel balourd il avait été ! Le lendemain il lui avait cueilli un bouquet de violettes. Mais il est toujours trop tard pour les femmes qui ont attendu. Alors il bougonnait à la lecture. Pourquoi lui rappelait-elle son anniversaire alors qu'il était prisonnier ? Avait-il seulement le pouvoir de le lui souhaiter ? Comment lui envoyer des fleurs ? Pourquoi insister sur l'impuissance douloureuse de sa situation ? Il ne pouvait lui offrir que des mots bien choisis pour ne pas alerter les Allemands sur leur judéité. Des mots soupesés. Des mots codés. Et puis il avait

compris. Mais oui, bien sûr! Suzanne avait utilisé le code de leurs premières lettres d'amour : donner l'indication d'un chiffre pour en lire les mots à l'intérieur des phrases. Alors il l'avait appliqué à sa date d'anniversaire : 16031922. Cela donnait un, pour le premier mot de la première phrase ; six, pour le sixième de la deuxième et ainsi de suite. Ainsi, il avait pu décrypter : « Les aigles du quartier arrêtés. Je suis cachée. » Les « aigles » était le surnom qu'ils donnaient aux Juifs! Leur code d'enfant fonctionnait. La réalité éclata devant ces quelques mots avec un déferlement d'images lugubres. Il imagina la milice passer au peigne fin la rue des Petits, en plein Belleville. Il vit des silhouettes sombres et des chapeaux cachant des visages sans regard, il entendit le martèlement énergique de bottes battant le pavé et les coups fermes des poings sur des portes, les gémissements d'enfants apeurés, les hurlements de bébés accrochés au sein de leur mère ; il vit les mines effarées de parents, des vieillards trébucher, la vaisselle oubliée dans l'évier, les lits encore chauds, les habits éparpillés, les armoires éventrées, les valises trop petites pour y ranger toute une vie, des photos de mariage oubliées, des maisons désertées, et, dans ce grouillement funeste, il distingua une tache orange qui s'envolait. Une femme. Elle fuyait. Elle courait si vite. Alors il la poursuivit à en perdre le souffle et il rattrapa les boucles cuivrées de Suzanne. Elle se retourna. Son regard était

aussi brûlant que les marrons trop chauds. Sa bouche articula. Il entendit distinctement la promesse extorquée par la petite fille de dix ans avec cette même tignasse dorée et une moue grave : *mais s'il y avait une guerre, par exemple, si j'étais prisonnière, enfermée, torturée, tu viendrais me sauver ?*

Paris

Nuit du 16 au 17 juillet 1942

Suzanne

Dans cette nuit caniculaire, les cris de Simon et les coups à la porte font dégringoler Suzanne d'un sommeil agité. Malgré le cerveau embrouillé et la bouche pâteuse, se dépêcher. « Vite! Vite! » hurle Simon. S'il pouvait défoncer la porte, il le ferait. Pourquoi « vite »? Ne pas poser la question. Ne pas savoir quel nouveau malheur il faut encore fuir. Ne pas nommer. Faire. Enfiler la première robe venue et prendre les derniers mots d'Edmond. Impossible de s'en séparer.

Avant de partir à la guerre, il lui avait écrit une sorte de prière en la fixant de ses yeux fiévreux. Il avait gravé leur amour dans ces mots comme on cache un trésor dans la terre. Peu importait le sens. Il fallait estampiller l'irréversible. La feuille s'était déchirée par endroits. On a très peu de choses lorsque le destin s'abat sur soi. Un mauvais crayon, une page qui traîne, le temps qui nous saisit au vol et nous propulse déjà vers un ailleurs qui porte le nom terrible de « guerre ». La « guerre », un mot impossible à comprendre, à intégrer, une fiction où des humains tuent d'autres humains, un monstre longtemps englouti dans les livres d'école qui surgit à nouveau comme un virus et s'abat sur chacun de nous pour tout disloquer. Les fondements de toute une vie s'enlisent. Les piliers s'effondrent. Sidéré, on prend n'importe quoi, le premier carnet venu et on résiste, on trace, on immortalise avant de refermer la porte.

Ma Suzanne, jamais l'amour ne part. Il n'y a que moi qui pars. Mon corps, mes jambes, mes bras, mes cheveux, mes mains, mon odeur, mon haleine partent. Mais mon Amour reste. Jamais, tu m'entends ? Jamais l'amour ne part. Il n'y a que la chair qui part, juste de la poussière. L'amour, lui, reste. Laisse les larmes couler si tu veux, pour le gaillard là-bas, ivre de toi. Mais après, chante, danse, cours, mon Amour, toi qui cours si vite. Cours avec ta vie, car jamais l'amour ne part.

— Vite, Suzanne ! Descends ! Les Rosenberg ont disparu, chuchote maintenant Simon dans l'entrebâillement de la porte.

Si les Rosenberg ne sont plus là, collés comme ils sont à leur mercerie, c'est certain, la foudre va tomber. Ils arrêtent tous les Juifs de Paris. Les policiers débarquent et prennent tout le monde, les enfants, les bébés, les vieillards, tout le monde, Suzanne. Je t'en supplie, dépêche-toi !

Simon a du mal à reprendre sa respiration après ces cinq étages montés à toute allure et puis tous ceux qu'il va encore monter, du moins il l'espère. Il est déjà reparti.

« *Cours, mon Amour, toi qui cours si vite* ». Suzanne dévale les escaliers. Elle n'a pas le temps de prévenir les voisins, de dire au revoir à Rachel, à Malka, à Régis et aux petits. Plus elle se rapproche de l'entrée plus elle distingue des pas précipités, des cris, des pleurs, des ordres, des coups, la vaisselle cassée, tout un remue-ménage de gens qui dormaient et se réveillent dans un cauchemar. Sur le côté de l'immeuble, l'étroite rue semble avoir été créée pour la sauver et a sûrement protégé plus d'un fuyard dans le Paris des guerres et des révolutions. Alors elle fait comme eux. Elle fait confiance à ses jambes, comme tout animal pourchassé par son prédateur. Une seule pensée : « plus vite ». Plus vite que les types derrière. Au bout de la petite ruelle, il ne faut plus réfléchir. Laisser agir l'instinct. Précis, il connaît déjà toutes les règles de la survie. Il sait éviter les flaques d'eau. Il a repéré les zones d'ombre, les recoins, les obstacles, les raccourcis.

Il sait déjà qu'à quatre heures du matin, à Paris, seuls les fournils des boulangeries sont ouverts. Il a senti le pain croustillant de Pedro. Il voit l'air du boulanger. Un air d'espagnol qui a dû fuir lui aussi, courir, se cacher, traverser des cols, descendre dans les vallées, distinguer la mer au loin, des villages, des gens, des bras, des sourires, attendre comme une bête dans un camp de transit et puis marcher encore, arriver à Perpignan, à Bordeaux et à Paris, pour faire du pain, du pain bien français, toutes les nuits, pénétrer jusqu'à ce que les muscles deviennent aussi durs que la rage, laisser les jours s'accumuler pour construire un semblant de vie, une vie d'exilé. Suzanne a plusieurs fois parlé avec Pedro car elle est un peu espagnole elle aussi, par sa grand-mère Isabel originaire de Barcelone. Pedro est de Gérone. Ils sont presque voisins. Alors sûrement un peu du même sang coule dans leurs veines. Ça suffit pour se comprendre. Suzanne ne doit pas trébucher, alors elle se concentre sur le souvenir des pupilles en obsidienne de Pedro, sur ses sourcils ébouriffés couverts de farine, sur l'éclat de ses yeux comme celui des fous ou des exaltés. C'est le manque de sommeil et la chaleur du fournil qui font ça. Il en remonte tous les matins comme s'il revenait des profondeurs de l'enfer. Pedro, je t'en supplie, entends-moi! Elle connaît le vacarme de son fournil comme les forges de Vulcain. Combien de rues encore, combien de mètres? L'instinct le sait. Lui faire confiance.

Les rues de Paris sont plus métalliques que d'habitude, striées de longues ombres rectilignes comme des pattes d'insectes géants. Ils sont loin maintenant. Suzanne s'adosse un peu contre le mur d'une maison, histoire de se calmer. Reprendre son souffle. Elle y est presque. Éblouie et mise à nue par la lueur du réverbère proche, elle sort du halo pour se réfugier dans l'ombre de la ruelle voisine. Dans ce quartier populaire, une femme seule dans la nuit est forcément une femme légère. Mais il est trop tard, une masse sombre s'avance vers elle comme une menace :

— Et qu'est-ce qu'elle fait, la petite poupée, toute seule dans la nuit ?

Un sale type, devant elle, avec son regard de carnassier et sa voix bêlante de vicieux. D'où sort-il, malgré le couvre-feu ? Une patrouille au loin. Mais là, rien d'autre que le vide de la rue et les yeux de cette racaille. Une sale vision qui n'en est pas une. Elle sait qu'il va la toucher, et pire que ça, l'attraper. Le reste, elle le redoute dans ses entrailles. L'horreur la submerge. Non, pas elle, pas ici, pas avec cette ordure puante qui fait deux fois sa taille. Pitié. Trouver une issue. Déjà, une haleine brûlante effleure sa bouche.

— Ola pégreleux. Comme t'y vas. On t'a jamais dit que rien n'est gratuit en ce bas monde ? Si c'est de la morue que tu veux, sors le carbure. Et pas qu'un peu. Mon maque, il a que de la bonne marchandise si tu vois ce que j'veux dire.

— T'es pas une pute, toi. Y'en a jamais par ici.

— Tu dis ça parce que t'as pas de brèles. Rien que de t'voir tu m'fous l'cafard.

— Faut pas me la faire. Je les connais les frangines comme toi.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce qu'il connaît, le cave avec sa petite biroute ?

Suzanne dégrafe sa robe. Lui en montrer un peu. Détourner ce qui lui reste de neurones. Un sein apparaît dans une blancheur laiteuse, un sein magnifique, lourd, ferme, gonflé de promesses. La main de l'homme s'approche de la peau fine. Une main enflée par l'alcool, comme gantée d'un cuir usé et ambré, avec, au bout des doigts boudinés et violacés, des ongles épais, jaunis, striés. Suzanne regarde cette main monstrueuse toucher sa peau et elle retient un haut-le-cœur pour regarder l'homme avec provocation.

— Alors, t'en as jamais vu, des nibards comme ça, hein ? T'aimerais bien t'astiquer en les remouchant ? T'as la gaule ? Eh bien non, t'es pas encore mon micheton, mon p'tit. Va falloir sortir les grands formats.

Suzanne referme la boutonnière de son chemisier le plus lentement possible et fixe froidement les yeux luisants du colosse. Ne pas le laisser reprendre ses esprits. Maîtriser la situation.

— Allez, t'es déjà moulu que je t'en ai montré un peu. Tu pourras y penser dans ton gourbi pour te palucher tranquille.

C'était ta veine c'te nuit. Mais j'te conseille de vite déguerpir avant que mon maque arrive. Il aime pas les raclures qui peuvent pas raquer et qui insistent. Ça serait dommage de se faire planter juste maintenant.

Suzanne profite de l'hésitation du type et s'engage dans la première rue sur sa droite. Elle entend ses pas derrière elle. Il se rapproche. Ne pas se retourner. Il a repris ses esprits, c'est sûr, il la poursuit. Elle tourne encore à droite. S'arrête. Elle se retourne. Rien. La rue est vide. Mais un bruit de pas au loin. Alors elle court. Elle ne sait faire que cela, courir.

Paris,
Juillet 1942

Pedro

Putà ça doit faire des siècles, *Verge Santa*²! Des millénaires.

Je pétris, je pétris. Je pétris comme un couillon.

Le temps il s'est arrêté. Ou il est mort.

Il sert plus à rien.

Attendre. Et pétrir. Toujours.

Attendre et les os et les muscles ils deviennent la pourriture
pour les vers. C'est tout.

2. Sainte vierge, en catalan.

Le cœur il a trop saigné. Il est lourd comme une pierre. Le cerveau il a disjoncté. Comme l'électricité.

Comment avec tous les malheurs y'a encore la carcasse? C'est que la mère elle m'a trop nourri au sein. Fallait pas. *Verge Santa!*

Mais on savait pas.

Les bébés on les nourrissait.

Même quand c'est la guerre on les nourrit.

Le lait il coulera toujours.

Mais qu'est-ce qu'il faut? *Déu meu?*

Qu'est-ce qu'il faut pour arrêter ce bordel?

Réfléchis pas, Pedro.

Réfléchis pas.

T'es une bête maintenant.

C'est mieux comme ça.

Avec les coupures d'électricité, j'ai abandonné le pétrin mécanique et je fais plus confiance que dans mes bras. Vendredi y'a eu un arrivage de bois, de la farine de riz, de seigle et de fèves, alors j'vais pas sortir de l'enfer pendant des semaines.

Déu meu! J'sais pas comment la terre elle tourne au-dessus.

J'veux plus savoir.

Dans ce trou noir c'est la lutte avec la *merda*.

La farine.

Déu meu! Elle est partout.

Dans mes yeux, dans ma peau, dans mes oreilles, sur ma langue,
dans ma gorge, dans mes couilles, dans mes poumons aussi.

Surtout dans mes poumons.

Un jour ils seront tellement durs que ça sera du carton tout
blanc. Ils arriveront plus à se gonfler et je serai cuit de l'intérieur.

C'est la *merda*, ces farines! Celle de maïs c'est la *gran merda*.
Fill de puta! Des jours y'a plus que ça. Elle est trop fine. Elle va
partout dans tous les trous.

— Aide-nous, qu'il m'a dit. Pour la cause.

— Pour quelle putain de cause, encore? j'y ai demandé.

— T'occupe! qu'il m'a dit, Garcia, c'est pour la bonne cause.

Garcia, il est de Valladolid. Paraît qu'il a organisé des trucs
sérieux là-bas. Y'en a eu des morts chez les salauds. Ça nous
vengera jamais. Un mort, il fait pas ressusciter les autres. Les
hommes, ils comprennent pas ça. Le Garcia, c'est un homme
pour les causes. Il continue ici. Sa bonne cause, j'la connais, c'est
le communisme. Moi j'sais que les bonnes causes elles assassinent
aussi les enfants. *Déu Meu!*

Moi, des causes j'en veux plus.

Rien.

J'veux plus rien.

S'il faut mettre des morceaux d'armes dans la pâte, des
messages, des couteaux, je les mettrai.

ISABELLE VOUIN

Je mettrai tout ce qu'il veut, Garcia.

Mais j'veux pas de cause.

Juste pétrir dans le noir, dans le bruit du pétrin.

Verge Santa! Plus rien voir. Plus rien entendre.

Oflag Goromore

Émile

Assis devant la table de la chambre, le dos calé non loin du poêle et bercé par le brouhaha ambiant, Émile griffonne quelques croquis des compagnons, essayant de saisir une expression, une attitude ou une caractéristique physique. L'atmosphère chargée d'humidité dégouline sur les murs et dévaste le dernier coin d'azur de la vitre crasseuse.

Ça chante dans la *Stube*³ comme dans un café de village :

3. Chambre des prisonniers dans l'oflag.

*En pleine région bourguignonne,
Vivait une famille dont
Toutes les filles étaient vigneronnes
Et tous les garçons vigneron
Comme leur nom c'était Moineaux
Les gens chantaient dans le hameau*

Eugène en profite pour raconter son mariage. Un beau mariage. Ça avait dansé toute la nuit. Sa Léone attendait un enfant mais ça ne se voyait pas. Le petit Charles était né prématuré alors ils avaient triché. La sage-femme avait empoché une petite somme pour se taire. Mais ça n'avait pas été suffisant. Le curé était venu les sermonner. Le mal était fait. Ou plutôt le bien.

Et de reprendre tous en chœur :
*Ils sont dans les vignes les Moineaux
Du matin au soir dans les coteaux
Ils récoltent des raisins
Pour en presser les pépins!
Oh! Oh! Oh! Oh! Oh! Oh!*

Les odeurs de cigarettes et de pieds confinés se mélangent. Henri crie : « On étouffe ici, faut aérer, les gars, c'est une infection. » Secouriste en Savoie, Henri Trémont est un extrémiste du sport. Il a parié son avenir sur le souffle, les muscles et la résistance à l'effort. Tout déplacement de sa masse athlétique est un parcours

de gymnastique improvisé. Sa paillasse est au-dessus de celle d'Émile. Observer ces jambes, ces bras et ce long buste escalader le châlit des dizaines de fois par jour, c'est comme vivre en direct une cordée d'alpinistes sur une falaise. Il s'assoit sur le tabouret vide et observe vaguement les dessins éparpillés sur la table. Le poing serré sur la table, le corps en ébullition, il se tourne vers Émile et lui chuchote :

— Je n'en peux plus, Émile. Je vais me barrer, tu entends ? Faut pas que je fasse de vieux os ici ou je vais devenir barjot.

Émile sait qu'il est déjà un peu fou. La nuit, les bois du châlit tangent dangereusement. Là-haut, Henri tourne sa lourde carcasse et serre les mâchoires pour ne pas hurler. Depuis six mois, après avoir organisé les entraînements de foot, il s'éclipse au nord du bloc III, celui qui est le plus près des barbelés. Il creuse, avec d'autres, une énième galerie. La dernière évasion a permis la fuite de dix-sept prisonniers mais Dupin a été accueilli à la sortie par une salve de mitraillette. Henri devait partir la nuit d'après.

— On a été dénoncés, Émile. C'est pénible à dire, mais si j'ai un conseil à te donner, méfie-toi. Méfie-toi de tout ce que tu dis, de tout ce que tu entends, de tout ce que tu vois. Y'en a, je les vois, ils vont à la Kommandantur presque tous les jours. Tu crois que c'est pour parler service ? J'en doute. On les accueille aimablement.

Un peu trop aimablement à mon goût. Explique-moi comment les Allemands ont trouvé la sortie du souterrain qu'on creusait depuis plusieurs mois dans le plus grand secret ? Et les départs de camarades qu'on expédie dans d'autres camps, comme ça, sans raison ? Tu ne trouves pas ça bizarre ? Y'a des mouchards parmi nous. Des faux frères. Paraît même que les Allemands se déguisent en Français pour espionner. C'est ce qui se dit dans les baraques.

— Garde ton calme, Henri. Je sais tout ça.

— On y était arrivés, bordel ! Tu ne peux pas imaginer tout le travail et les préparations. Les plans, l'organisation, le comblement des déblais, le boisage de la galerie. On a même failli perdre un camarade dans un éboulement. T'imagines pas ce qu'on a surmonté ! L'éclairage, la ventilation, les cachettes pour les vêtements civils, les faux papiers. Ça fait six mois qu'on le creuse, ce putain de tunnel. Et on était arrivés jusqu'au petit bois ! Cent vingt mètres ! Tu réalises le boulot ?

— Oui, c'est incroyable. Et tout ça sous le nez des Boches.

— Tu sais avec quoi on éclairait nos lampes, au début ? Avec la margarine de la ration, Henri ! Putain qu'est-ce que c'était dégueulasse c'qu'on bouffait après ! Mais on s'en foutait. On avait la hargne ! Après, on a tout électrifié. On a même construit un chariot sur rail, tu te rends compte ? On était passé sous le fossé anti-tunnel des Allemands, à quatre mètres sous terre. Le

plus dur, ça a été les derniers mètres. On n'avait presque plus d'oxygène. Alors on s'attachait les pieds pour qu'on nous tire si on perdait connaissance. Tout ça pour rien ! Les salauds ! Ils ont tiré sur Dupin ! Dupin. Pourquoi c'est tombé sur lui ? Ils auraient pu le blesser. Non, ils l'ont assassiné. Si je tiens ce fils de pute qui nous a dénoncés.

Les mains rêches et puissantes d'Henri empoignent sa tête comme pour l'empêcher d'exploser. Émile tapote son épaule pour le calmer.

— C'est comme ça, Henri ! C'est le risque des évasions. On ne saura jamais ce qui s'est passé. Dis-toi que ça vous a tenus durant tous ces mois.

— Les Boches ont mis des grenades amorcées dans le tunnel, maintenant. Il était parfait, notre tunnel. Parfait !

Henri a relevé son buste et regarde autour de lui cette pièce enfumée, les hommes entassés, les miradors au loin. Il mord sa lèvre inférieure et remue la tête dans une négation proférée à cette captivité qu'il refuse de toutes les cellules de son corps. Le poing droit serré de dépit, il sait combien le combat est démesuré. Il se tourne vers Émile et lève vers lui un regard d'un bleu glacier aussi coupant que les arêtes de ses montagnes.

— Et toi. T'as pas envie de te barrer ? Ça te va, de passer tes journées comme un mollusque à suivre des conférences ? À jouer

aux cartes ? À écouter toutes ces conneries ? Pendant que d'autres se battent ? Tu veux pourrir ici ? T'as capitulé, toi aussi ?

Émile reçoit cette accusation proférée d'un ton agressif et dédaigneux dans une attitude flegmatique. Il se contente de rajouter un trait sur son dessin avec son crayon.

— Non, ce n'est pas ça. Je n'ai plus la flamme, Henri. Ici ou ailleurs, je m'en fous. Mais, toi, tu es bien vivant ! Je comprends ta révolte et ton indignation. Il y a quelques années, j'aurais fait comme toi. Mais fais attention. Pense à Dupin.

— Toi aussi, mon vieux, fais attention. Cet Edmond, qui te tourne autour, avec ses grands airs de Monsieur l'Intellectuel qui sait tout et veut tout organiser, j'sais pas pourquoi, mais j'le sens pas. Il me fait froid dans le dos. Ce matin je l'ai vu aller à la Kommandantur. C'est pas bizarre, ça ? Il y allait déjà avant l'histoire de Dupin.

— Edmond est mon ami, ne t'inquiète pas. Il va régulièrement à la Kommandantur pour gérer les réceptions de livres pour la bibliothèque et l'Université. C'est tout.

— Justement, ça pourrait être une sacrée bonne couverture, ça, pour renseigner les Allemands. En tout cas, y'a un truc dans son regard ou dans ses gestes, j'peux pas te dire, quoi. Les hommes, je les flaire, c'est comme ça. C'est instinctif. Je me trompe rarement, tu sais. Je peux te dire que ce type, il cache quelque chose.

— Laisse tomber, Henri. Je ne l'imagine pas du tout nous trahir. C'est un passionné de littérature, un exalté de l'écriture. Regarde l'énergie qu'il dépense pour l'organisation de l'université, pour écrire comme un forcené dans son châlit. Gagner son Prix, c'est sa seule raison de vivre. Il est très loin de tout ça.

— Justement, c'est ce que je te dis. Il n'a pas les mêmes valeurs. Il n'est pas comme nous.

Émile regarde Henri se lever pour aller fumer dehors. Il l'avait vu cacher les plans des travaux du tunnel au dos de sa glace. Il y travaillait sûrement avec Duhan, un ancien centralien, et Bordoux, le géomètre. Ils suivaient les mêmes cours de gymnastique. Il les a souvent surpris dans des conversations animées alors qu'ils faisaient le tour du bloc. Même s'il ne le montre pas, il comprend la méfiance d'Henri envers Edmond.

Émile et Edmond avaient été entassés comme des paquets au milieu d'autres paquets, emboîtés fesses contre ventres, dans le wagon de marchandises cadenassé qui les convoyait vers l'offlag de Goromore. Les gars essayaient de se remonter le moral mais leurs phrases s'éteignaient dans les soubresauts des roues. Leurs destins glissaient devant des plaines verdoyantes. Ils redoutaient les arrêts dans des gares sans nom. Ça gueulait, dehors. Ils y entassaient d'autres paquets d'humains. Valait mieux se taire et attendre, bouger une articulation et quelques muscles pour soulager son

corps ankylosé et meurtri. Et puis la locomotive crachait, sifflait, le train s'ébranlait à nouveau. Il entraînait dans ses tremblements les centaines d'hommes qui s'entrechoquaient dans sa panse. Après quelques à-coups, la bête d'acier les berçait comme des enfants avec son balancement régulier. Au milieu des éclats de voix et de ferraille, Émile avait deviné la présence de l'homme écrasé contre lui. Après lui avoir passé la boîte pour pisser, il l'avait entendu au milieu du bruit fracassant des tôles.

« Va falloir tenir. »

Ce furent les premiers mots que lui avait adressés Edmond. Il avait ajouté :

« On n'a pas dit notre dernier mot. »

Il s'y connaissait en mots, Edmond. Depuis l'âge de tenir un crayon dans sa main, il avait rempli toutes les pages blanches qui se présentaient à lui. Cette phrase l'avait sorti de sa torpeur. Il avait pensé : si dans ce bordel, il y en a un seul qui y croit, alors il faut s'accrocher. Edmond, lui, avait compris qu'il devrait veiller sur Émile. Question d'instinct. C'est tout. Depuis, ils partageaient la même *Stube* et une certaine connivence intellectuelle.

Bien sûr, Edmond cache quelque chose. Il le voit lorsque son regard s'enfuit dans le vide et que son visage se baisse imperceptiblement. Son immense front dégarni s'impose comme une évidence, comme si, tout ce qu'allait faire Edmond serait le

résultat de cette proéminence dont il serait le serviteur soumis. Il admire la brillance de son intelligence, sa vivacité d'esprit et son érudition mais il y a une fissure dans ce monde parfait de la pensée. Il y couve tous les ingrédients du drame lyrique, des excès de fanatisme fiévreux, une sensibilité exacerbée, une imagination ardente qui le laisse sans répit. Avec ses neurones, Edmond fonctionne comme un sportif de haut niveau et il a le sens de la compétition. Pour lui, la littérature est au-dessus de tout, au-dessus de la guerre, des ennemis, de la souffrance et de la dignité. Pour être premier au Grand Prix de Littérature, Émile l'a deviné, Edmond sera prêt à tous les compromis.